

France ; mais du moins cette couronne devrait-elle faire de tels réglemens, que ses sujets pussent entrer en partage des bénéfices que les Suédois, les Danois, les Hambourgeois et les Hollandais viennent leur enlever jusque dans ses rades.

Ce nouvel ordre de choses ne s'établira jamais, si la marine marchande ne sort de l'humiliation où jusqu'ici elle a été malheureusement plongée. La loi veut que nul navigateur ne puisse commander un bâtiment de commerce sans avoir fait trois campagnes sur un vaisseau de roi ; elle veut qu'après cette épreuve on puisse le forcer à y servir encore durant la guerre. L'état d'abjection où on le tient dans ce service écarte nécessairement de la mer les hommes qui ont reçu de l'éducation, qui jouissent de quelque fortune, ou qui se trouvent dans l'élévation. Il faut briser ces honteuses chaînes, ou renoncer à l'espoir de voir l'Océan se couvrir de nombreux, de riches armemens.

L'oppression sous laquelle on tient les matelots est un autre obstacle à la multiplication des expéditions. Ces hommes, qui contribuent si essentiellement à l'opulence et à la force du royaume, sont tous inscrits sur des registres, avec l'obligation de s'embarquer dans les vaisseaux de guerre au premier ordre du ministère, pour le temps qu'il veut, et au prix qu'il juge à propos d'y mettre, sans que les talens ni l'âge puissent rien changer à la dureté de ces conditions. Lors même que le ser-

vice public ne les occupe pas, ils ne peuvent disposer de leurs bras et de leur loisir que de l'aveu d'un agent du gouvernement. Cet esclavage détourne d'une profession si nécessaire la plupart de ceux que leur inclination y porterait, si elle n'était pas destructive de toute liberté. Qu'on supprime les classes, qu'on en tempère du moins la rigueur, et l'on verra les ports, les côtes de la France se couvrir de navigateurs.

Mais qui les conduira aux combats, à la défense de la patrie ? Seignelay décida que ce serait la noblesse, et l'on a pensé depuis comme Seignelay. La nature a-t-elle donc exclusivement accordé au gentilhomme une constitution physique que les climats, la faim, les fatigues ne sauraient altérer ? Lui a-t-elle exclusivement donné l'audace qui fait braver les périls, le sang-froid qui les fait surmonter ? Lui a-t-elle exclusivement départi le génie qui décide et fixe la victoire ? L'opinion, le préjugé donnent, dit-on, aux hommes de cet ordre une ardeur pour la gloire, une indifférence pour les richesses qui ne se trouvent pas dans les autres conditions. Quoi ! ce serait au sein d'une cour corrompue, dans les décombres d'un château ruiné qu'il faudrait aller chercher de préférence de principes d'élévation ou de désintéressement ? Ah ! croyez que le fils d'un armateur dont la fortune a couronné les heureux travaux, et qui ne peut avoir d'ambition que celle d'illustrer son nom, n'est pas moins appelé aux actions

mémorables, aux grands sacrifices que ce jeune noble qui s'environne sans cesse des lauriers de ses aïeux. Depuis quand le titre qu'on a est-il un aiguillon plus puissant que le titre auquel on aspire ? Le premier qui mérita la noblesse, qu'était-il avant que de l'avoir obtenue ? Mettez à sa place un de ses illustres descendans, et il aurait laissé roturiers ses enfans et ses neveux. La véritable noblesse était dans le sang et dans la destinée avant que d'exister sur un parchemin. Il faut du bonheur et du mérite ; du bonheur qui nous présente aux grandes occasions ; du mérite qui nous y fasse répondre. Tous ceux qui dans les siècles passés se sont anoblis, tous ceux qui s'anobliront dans les siècles à venir, ont prouvé et prouveront que le ciel ouvre ces deux grandes voies à un petit nombre d'hommes, et qu'il est aussi facile d'avoir l'âme haute sous un vêtement bourgeois que l'âme basse sous un cordon. Le courage, la vertu et le génie sont de toutes les conditions. Mais voulez-vous savoir de bonne foi ce qui en est ? Ouvrez indistinctement la carrière à tous ceux qui auront reçu une éducation honnête. Qu'ils soient embarqués sur des vaisseaux de guerre ; qu'ils fassent quelques campagnes sous des chefs expérimentés ; qu'ils soient assujettis à tous les travaux, à toutes les privations qu'exige une profession si difficile. Après ces épreuves vous admettrez dans la marine royale les élèves qui auront montré le plus de vigueur, d'intelligence, de courage et d'émulation.

La beauté d'un art qui fait quelquefois maîtriser les élémens, les avantages d'un métier où les occasions sont plus fréquentes, et dans lequel la gloire est individuelle dès qu'on est appelé au commandement du plus petit bâtiment, ces raisons les pousseront à étudier, à réfléchir, surtout à désirer de pratiquer sans cesse ; car c'est dans ce métier que la théorie la plus savante a besoin d'être accompagnée de la pratique la plus continuelle. Soit dans les combats, soit dans la simple navigation, les résolutions doivent être si promptes, qu'elles paraissent plutôt l'effet du sentiment que celui de la réflexion. L'homme de mer a surtout besoin de ces pensées décisives, de ces illuminations soudaines, comme les avait si bien définies un orateur sublime dans l'éloge d'un grand capitaine ; et ces coups d'instinct et de talent, pour parler un langage moins élevé, doivent être moins souvent le partage d'une savante théorie que d'une pratique continuelle.

Une pratique continuelle ! que ce mot est étranger à la marine de France ! Des armemens décousus ; des campagnes d'un jour, où l'on voit en sortant du port le jour qu'on doit y rentrer ; des côtes que l'on parcourt avec aussi peu d'attention que les pays où l'on voyage en poste ; des colonies d'où l'on part aussi étranger qu'on y est arrivé ; des missions où l'on ne porte que des idées d'un prompt retour, et où l'on a les yeux et le cœur constamment tournés vers ses habitudes ; des vais-

seaux que l'on envisage comme des prisons, et que l'on quitte avec transport sans en connaître ni les défauts, ni les qualités : ô Français ! ô mes concitoyens ! voilà dans la plus exacte vérité, voilà quel a été jusqu'ici le déplorable emploi des forces navales de votre patrie.

A ces armemens successifs de quelques frégates isolées, dont la mission passagère n'est d'aucune utilité réelle, substituez des escadres permanentes durant trois ans ou plus dans tous les parages de l'Ancien et du Nouveau-Monde où vous avez des établissemens, où vous faites un grand commerce. Que ces croisières instructives occupent constamment la moitié de vos bâtimens inférieurs, et quelques vaisseaux de ligne : alors les officiers qui ne tiennent à leur état que par la facilité de n'en pas remplir les devoirs prendront le parti de se retirer. Alors ceux qui persévéreront dans ce métier périlleux et honorable acquerront des lumières, de l'expérience, l'amour d'un élément où ils doivent trouver leur gloire et leur fortune. Alors des inférieurs, jaloux de plaire à des chefs destinés à leur commander long-temps, connaîtront la subordination. Alors les équipages formés avec soin au service et à la manœuvre par des capitaines qui devront recueillir le fruit de tant de peines se battront avec plus de résolution et plus de capacité. L'Europe a paru étonnée que les Français, dignes émules des Anglais au commencement des dernières guerres, aient perdu

avec le temps cette honorable égalité. Plusieurs causes ont influé dans la révolution. La principale, qui n'a pas été aperçue, c'est que les premiers ont eu de nouveaux matelots à chaque campagne, et que leurs rivaux ont conservé les mêmes matelots jusqu'à la fin des hostilités.

L'établissement des stations sera suivi d'autres innovations non moins importantes. Le corps de la marine, actuellement trop nombreux, actuellement surchargé de membres inutiles et oisifs, sera proportionné au nombre des vaisseaux et des armemens. On abolira ces funestes départemens qui excitent des jalousies sans émulation, et qui, par des haines héréditaires, font souvent avorter les projets les mieux combinés. L'ordre du tableau, qui partout et dans tous les siècles a étouffé le génie et les talens, cessera de présider aux promotions et aux récompenses. Dans le trop grand nombre de grades qu'il faut parcourir, plusieurs seront supprimés, afin qu'il soit possible d'arriver au commandement avant l'âge prescrit par la nature pour le quitter. Si l'on croit devoir conserver les classes, la direction en sera changée et mieux ordonnée. Les amiraux dont l'âge, les travaux, les blessures auront diminué les forces, le courage ou l'activité, composeront un tribunal qui présidera au choix des munitions navales, à leur conservation et à leur emploi. C'est lui qui admettra dans le corps, qui décidera des promotions, qui donnera les commandemens, qui ré-

glera les croisières, qui dirigera autant qu'il se peut les opérations. Tel sera désormais le conseil d'un ministre qui, étranger à ses fonctions, placé à cent lieues de la mer, livré par goût ou par nécessité aux intrigues d'une cour orageuse, n'a cessé d'être jusqu'à nos jours le jouet de quelques aventuriers obscurs, ignorans et intéressés.

A mesure que les plans de réformation qu'on vient de tracer s'exécuteront, les vaisseaux qui pourrissaient dans l'inaction seront réparés, il en sera construit d'autres. La France se verra dans peu de nombreuses flottes. Mais où trouver des ressources pour les mettre en activité ?

Démolissez des édifices trop magnifiques ou inutiles, dont l'entretien devient ruineux. Mettez fin aux infidélités trop ordinaires dans l'achat des munitions navales, à la négligence qu'on a portée jusqu'ici à leur conservation. Renvoyez ces manœuvres désœuvrés que la protection a multipliés sans mesure dans vos arsenaux. Simplifiez la marche de votre administration en mettant de la justice et de l'exactitude dans vos paiemens. Diminuez les équipages trop nombreux de vos armemens, de l'aveu de tous les gens désintéressés. Réduisez à la demi-solde tous ceux de vos officiers que le service de l'état n'occupera pas à la mer. Bannissez tous les genres de luxe, de délicatesse, de volupté, qui énervent vos défenseurs et ruinent vos escadres. Rendez les radoub, les réparations de vos vaisseaux plus rares. Après ces change-

mens, les fonds actuellement assignés pour la marine se trouveront suffisans pour élever à un degré respectable cette branche si essentielle de votre puissance. Il est même un moyen très-simple de la porter plus haut sans de nouvelles dépenses, et le voici.

La France a formé dans le Nouveau-Monde des colonies qui lui envoient chaque année pour plus de deux cents millions de denrées. Un produit si considérable ne pourrait lui échapper sans laisser un vide immense dans son numéraire, dans sa population, dans son industrie, dans son revenu public. L'importance de conserver ces riches établissemens a été sentie; et, pour y parvenir, on a eu recours à des bataillons, à des forteresses. L'expérience a prouvé la faiblesse de cette défense. Elle appartient à la marine, et ne peut appartenir qu'à elle. Qu'on mette donc les îles sous ses voiles, et qu'on verse dans ses caisses ce que coûtait la protection insuffisante qu'on leur accordait: alors les fonds ordinaires de la marine de France se trouveront suffisans pour donner à ses opérations de la dignité et des avantages.

Telle est l'espérance de l'Europe. Elle ne croira pas sa liberté assurée jusqu'à ce qu'elle voie voguer sur l'Océan un pavillon qui ne tremble point devant celui de la Grande-Bretagne. Le vœu des nations est maintenant pour la puissance qui saura les défendre contre la prétention d'un seul peuple à la monarchie universelle des mers; et il n'y a

en ce moment que la France qui puisse les délivrer de cette inquiétude. Le système de l'équilibre ordonne donc que la cour de Versailles augmente ses forces navales, d'autant plus qu'elle ne le peut sans diminuer ses forces de terre : alors son influence, partagée entre les deux élémens, ne sera plus redoutable sur aucun qu'à ceux qui voudraient en troubler l'harmonie.

Et puisse, avant que je meure, cette grande révolution, déjà commencée, s'achever à la suite de quelques-unes des réformes que j'ai indiquées ! Alors j'aurai obtenu la véritable récompense de mes veilles. Alors je m'écrierai : Ce n'est donc pas en vain que j'ai observé, réfléchi, travaillé. Alors je m'adresserai au ciel, et je lui dirai : « A présent tu peux disposer de moi, car mes yeux ont vu la splendeur de mon pays, et la liberté des mers restituée à toutes les nations. »

---

## LIVRE QUATORZIÈME.

ÉTABLISSEMENS DES ANGLAIS DANS LES ÎLES DE L'AMÉRIQUE.

UN nouvel ordre de choses va se présenter à nos regards. L'Angleterre est, dans l'histoire moderne, la contrée des grands phénomènes politiques. C'est là qu'on a vu la liberté le plus violemment aux prises avec le despotisme, tantôt foulée sous ses pieds, et tantôt l'écrasant à son tour. C'est là qu'elle a fini par triompher, et que, jusqu'au fanatisme de religion, tout a concouru à son triomphe. C'est là qu'un roi, traîné juridiquement sur l'échafaud, et qu'un autre, déposé avec toute sa race par un arrêt de la nation, ont donné une grande leçon à la terre. C'est là qu'au milieu des convulsions civiles, et dans les intervalles d'un calme momentané, on a vu les sciences exactes et profondes portées le plus loin ; les esprits s'accoutumer à raisonner, à réfléchir, à s'occuper surtout du gouvernement. C'est là enfin qu'après de longues et violentes secousses, s'est formée cette constitution, sinon parfaite, sinon exempte d'inconvéniens, du moins la plus heureusement assortie à la situation du pays, la plus favorable à son commerce, la plus propre à développer le génie, l'éloquence, toutes les facultés de l'esprit humain ;